Séminaire Écrit, Image, Oral et Nouvelles Technologies

N° 6

Actes du séminaire 1996-1997

Responsable :

Marie-Claude VETTRAINO-SOULARD

préparés par :

<u>Renseignements distribution/diffusion</u>

UFR Sciences Sociales – CSPRP – tour 24/34 2e ét.

Université PARIS 7 - Denis Diderot

2, place Jussieu - 75251 PARIS Cedex 05

tel : 01 44 27 51 78 — fax : 01 44 27 57 47

e-mail : **Erreur! Signet non défini.**

Le contenu des communications de cet ouvrage sont publiées sous la responsabilité de leurs auteurs

ISBN 2-7442-0070-0 ISSN 1257-985

Prix : 100 F – 16 € (plus 16 F – 2,5 € de port)

Remerciements

Pour la préparation de ces *Actes* :

à Claude MEYER, maître de conférences à l'université Paris XII-Val de Marne.

Pour le prêt de matériel :

à Gilbert SOL, responsable du DESS Applications de la Télématique, et à son équipe

à Marc TAILLANDIER, directeur du département des Sciences de la Nature et de la Vie, et à son équipe.

Pour la diffusion des Actes sur Internet

http : // www.artemis.jussieu.fr/dess/bibli

à Gilbert SOL pour l'utilisation du serveur

à Nicolas DAVERNEAU, étudiant-stagiaire du DESS Applications de la Télématique pour la première saisie des Actes

à Joumana BOUSTANY, chargée de cours à l'université Paris III Sorbonne Nouvelle pour la poursuite de la saisie.

Pour l'édition, la distribution et la diffusion des Actes :

à Jacques ALBIS, responsable de l'atelier d'infographie de l'université pour la conception et la réalisation de la couverture et du logo.

Pour le lancement des Actes :

à Caroline de PEYSTER, de la Librairie Tekhnê spécialisée en communication, et à son équipe.

Pour le répertoire des auteurs :

à David Cohen qui a bien voulu se charger de réaliser le répertoire des auteurs et participants du séminaire.

Marie-Claude Vettraino-Soulard

initiatrice et responsable du séminaire

Écrire, sur-écrire : effacer...

Jean-Pierre TÉBOUL

psychanalyste

Ce titre, je ne me suis aperçu qu'après qu'il définissait, au fond, ce qu'est un palimpseste. On pourrait d'ailleurs en renverser les termes. Les lire à l'envers : effacer : sur-écrire, écrire.

N'y aurait-il d'autre réponse à l'écrit que l'écrit ? Mais qu'est-ce que l'écrit ? Qu'est-ce qu'écrire ? A cette question qu'il énonça lui-même dans sa conférence sur VILLIERS DE L'ISLE Adam, après la mort de son ami, MALLARMÉ répondait ainsi : «*Sait-on ce que c'est qu'écrire ? Une ancienne et très vague mais jalouse pratique dont gît le sens au mystère du coeur. Qui l'accomplit, intégralement, se retranche.*»

L'analyste, disait Lacan, «*participe du scribe*» là où, face à ses propres écrits le scribe ne peut que constater «*que la lettre en sa logique ne peut vraiment trouver sa place que là d'où la personne de son scribe s'est retirée*.» Ce qui impliquerait qu'il y aurait effectivement un lien entre celui qui écrit et l'analyste.

Sommes-nous capables d'écrire ? Je veux dire de ce geste où la déprise de soi témoigne du sujet que chacun n'est qu'à risquer de ne plus être ou de ne l'être qu'en passant. Qu'en passant, oui, comme si là où l'apparition cerne la disparition le lieu proprement dit de ce sujet, de ce soi du soi-même accusait, soulignait l'effort tendu de l'être qui s'y distend, qui s'y étire et qui s'y inscrit, de ce fait même, dans une trace qu'il convient de considérer comme l'abord même de ce que peut être l'écrit là où l'écriture, en ce geste où la perte inscrit le sujet, advient à l'être de ce qu'il est dans la déprise de soi où sa défaite n'a cesse de le recréer à chaque fois.

Si l'analyste, réceptacle sensible de l'effacement du sujet, permet, en effet, par sa propre présence effacée, à l'analysant de trouver sa voix, v-o-i-x ou v-o-i-e, comment l'écrivain ou l'analyste qui écrit – je

veux dire qui écrit comme il écrit, en fait, en se tenant dans le retrait de cette écoute qui est la sienne dans sa pratique – comment cet écrivain-là ou cet analyste-là ne permettrait-il pas à ceux qui le lisent d'entendre, de manière inédite, quelque chose de leur propre voix qu'ils n'avaient jamais entendu auparavant ?

Il faudrait pouvoir réfléchir à la force destitutive de ce que chacune des phrases des écrits de Claude MAILLARD élabore ou conçoit dans l'en-retrait de leur avancée même ? Je veux dire que ce n'est nullement par hasard qu'un écrivain écrit. Qu'il écrit, c'est-à-dire qu'il s'expose à la tâche la plus incompréhensible de ce que tous ses pouvoirs d'intelligibilité, d'articulation intelligible du sens qu'il maîtrise apparemment, ne lui ont pas permis de réduire au silence, si ce n'est au silence de ce que ses écrits, précisément, donnent à entendre de ces voix silencieuses en lui et en prise, peut-être, avec une nécessité d'un tout autre ordre. L'exigence – *a priori* inconcevable – de sa tâche d'écri-vain. Il y a là quelque chose comme un commencement impossible dont tout écrit réel témoigne dans la mesure où il se heurte à l'impossibilité d'énonciation de sa propre origine. Ce que l'écrivain écrit le dépossède avant tout de l'autorité réelle dont son oeuvre risque de le rendre responsable après-coup, sans qu'il lui soit permis d'en répondre autrement que par un geste de silence et d'écriture où ce qu'il est s'inscrit tout en le requérant de disparaître jusque dans son apparition la plus outrée où ce qui reste à voir ne peut que sensiblement tromper ceux qui ne l'auraient pas lu et permettre à ceux qui s'y seraient risqués de le voir comme seule son absence réelle permettrait de le voir en vérité. C'est-à-dire comme un mort dont la vie resplendit parce qu'elle rayonne de cet effacement essentiel qui lui aura permis d'écrire et d'entendre ces voix que nul n'entend, alors qu'elles ne cessent silencieusement de hurler dans des écrits ou dans des lieux d'écoute qu'après Freud et Lacan les analystes réinventent à chaque fois que la parole d'un autre les y oblige.

Je vais donc alors mêler ma voix ou les restes de silence dont je n'aurais pas pu moi-même venir à bout à différents moments arrachés (non sans violence inévitable mais dans l'accord profond – s'il se peut – que cet arrachement et cette violence m'auront fait éprouver), aux

voix de l'auteur comme si malgré tout, malgré l'attention extrême, malgré le manque d'attention, malgré la faillibilité du lecteur que je suis ou à cause de cela, la lecture de ses écrits, des écrits de Claude MAILLARD, m'y avait autorisé. Non pour que je m'y confonde ou pour en éclairer la part la plus obscure mais pour m'y inscrire comme dans le prolongement de voix auxquelles Claude MAILLARD donne, décidément, la parole. On y reconnaîtra sans mal, je pense, la trace de ce qui appartient à l'écrit dont l'auteur signe et disparaît d'un nom qui ne reste le sien qu'à permettre que l'oeuvre advienne là où cette chose totalement inconnue de lui – d'elle – lui apparaît presque au moment où il se sent s'évanouir dans le geste dont il ne sait peut-être plus comment, en effet, il le posa.

Dès les premiers mots de son tout dernier livre, Le Scribe, Claude MAILLARD interroge : «*Peut-on reprendre les mots, les remettre dans le sas, effacer l'éphémère du sens, de la méprise, lire sur le fond, dans le dehors, sous les reprises, naviguer dans la nasse des petits carrés blancs cernés de traits mi-noirs ?*» Puis, en caractères progressivement plus petits, comme se retirant en eux-mêmes dans un geste d'effacement ou d'atténuation de la force même de son propos qui se retire jusque dans son avancée, l'auteur écrit : «*Tout le ciel d'italique coulerait vers les ramures, et je serais la trace de la mémoire des mots*.» Il y a là quelque chose d'un geste sinon énigmatique du moins comme délivré du poids de ce qui le rend nécessaire et viable. La force du retrait en travaille le champ d'une apparition aux limites de ce que le visible permet d'en déchiffrer encore. Peut-être est-elle aussi, comme sur une partition musicale, une indication de lecture de type *mezzo voce* ou *pianissimo.*

L'instant de l'écriture promet le dépassement impossible auquel le geste d'écrire cède comme s'il fallait à l'écrivain apprendre à céder sur ce qui le contraint de se livrer à la tâche d'écrire. L'effacement progressif de ce qui vient à s'écrire et se donne à lire en outrepassant peut-être la loi de ce que le visible à proprement parler autorise à dévoiler au regard, n'est-ce pas ce qui le contraint là à se rapprocher plus intimement encore de l'écrit pour moins en déchiffrer le sens qu'en pressentir l'avènement en tant que tel ? Ainsi le texte accuse et

déchiffre le dessin des lettres où il s'abîme. Il faut pouvoir le lire en ne le lisant que dans le travers insistant de la disparition qu'il désigne, là où ce qui en lui apparaît n'a cesse – justement – de cerner les limites de ce à quoi l'effacement l'autorise. Comme si ces limites désignaient moins ce à quoi le regard parvient de lui-même que l'extrême et impensable au-delà des frontières qui l'excèdent. Je ne sais quelle part circonscrite du sens il convient ici de désigner de façon claire et sûre sans que ce à quoi le texte nous expose s'y réduise de cette façon-là. D'où la difficulté réelle du commentaire qui s'y risquerait simplement. Je ne dirais peut-être rien de ce qui se situe - là - (lieu peut-être insistant ou inexistant de ce à quoi se heurte l'écrivain) dans les interstices insistants-inexistants de ce à quoi l'absence expose les cernes de l'oubli au bord de ce qui en circonscrit l'excès : la trace de l'écrit proprement dit. Mais le scribe prend en compte la force du contentieux du geste de l'écrivain qui s'y risque. Peut-être n'est-il pas tant celui qui s'y livre que celui auquel la tâche d'écrire l'expose. D'où que le scribe entende et dévoile la part de ce que l'écrit persiste à cerner dans les contours de l'ombre d'où la lumière de l'écrit jaillit. A moins qu'il ne soit le tracé d'un contour de corps dont l'espace entend devenir le livre que l'écrivain nous offre ou qui s'échappe de ses mains avant qu'il ne le sache. «*Le réseau des passages, des rendez-vous clayettes, bas-souffle et interstice ce qui se perd d'images.*»(p.13)

Le scribe ne fait que consigner les voix qu'il entend. Il écrit ce qu'on lui dicte. Sa tâche consiste à s'effacer entièrement. Ce n'est pas lui qui parle. Dans ce dernier pan de texte, Claude MAILLARD choisit de ne pas ponctuer fortement ou de ponctuer sans ponctuer, sensible à ce que la voix, naturellement, saura déchiffrer du passage d'un mot à l'autre, dans «*le réseau des passages*», justement, d'une voix à l'autre, dans ce que l'écrit recèle du secret de la nécessité d'une transmission s'effectuant dans la prise de relais des voix silencieuses et intelligibles dans la lecture.

La figurine assise en-deçà de ce que le commencement entame du réel, au bord du livre, avant qu'il ne commence vraiment, dans le tracé d'un trait, dans le revers de son effacement, dans le cerne de l'ininscriptible, c'est l'emblème de ce à quoi son titre nous engage.

Mais les contours d'une apparence d'emblée s'estompent. La figurine apparaît, cerne les traits de sa propre apparition tout en creusant le lieu du vide d'effacement dont elle semble habitée. À moins que l'infini qui la traverse indique par là l'entrée dans ce que serait le livre au bord de son commencement impossible. L'homme assis, l'homme qui écrit ou s'apprête à le faire, l'homme à l'écoute des voix ou de la voix singulière de celui qui dicte, traverse le champ de ce qu'est l'écriture en y livrant son corps à la transparence des marques qui l'habitent et le traversent comme si ses propres contours ne les contenaient pas tout entier. Horizon d'un site où l'écrit transgresse la loi des corps qui s'y configurent, le livre en circonscrit les différents trajets, soumis à des fragments d'histoire - libres du récit que l'on pourrait en faire. Le fragmentaire borne les commencements interminables d'un livre infini que chacun recommence. Le noir, les blancs, les traits, les mots transgressés de mots, les corps entamés de lettres, les surfaces dépliées, recouvertes, criblées d'absences, écrites, dessinées – presque –, l'espace inentamable de l'écriture et du dessin des lettres : l'abîme. Le scribe serait-il la figure de cet abîme de l'écrit là où la tâche de l'écrivain l'éprouve ?

Parce qu'un livre digne de ce nom confronte son lecteur à une tâche inconnue que le fait de le lire lui assignerait, même s'il ne le sait pas, c'est aussi dans le désarroi ou dans l'indéfinition réelle de cette tâche, tâche infinie de lecteur, qu'il lui faudrait néanmoins tenter de l'aborder. Je voudrais simplement tenter de m'y risquer en revenant sur certains passages de ce qui le traverse. De ce qui traverse ce livre. A supposer d'ailleurs que ces passages, relevés presque accidentellement, me permettent d'en définir plus clairement le lieu. «*Tout le ciel d'italique coulerait vers les ramures, et je serais la trace de la mémoire des mots*.» (p. 13) «*Autre, cet autre lieu d'où se bâtit l'absence d'où revient la mémoire. Absence fondamentale tessiturant le fond*.» (p. 17) «(...) *écrire* (...) *Avec des mots puisés dans l'inconnu de langue.*» (p. 18) «. – Et l'histoire...

– Il n'y a pas d'histoire que celle qu'on imagine. Qu'on inaugure. De cet augure dispensant le pas à pas de l'illettré que nous sommes .» (p. 18) «*Il n'y a pas de graphes au sens de la graphie mais des glyphes de*

rosette.» (p. 19) Puis, à peine un peu plus loin il est question de «*Ce geste de haute couture inhabile à se faire. Dans l'analyse l'écriture de l'analyste. À petits pas d'une voix méconnaissable* .» (p. 19). L'auteur souligne aussi en le faufilant presque, pour rester dans cette métaphore, le tissu du texte ou du motif qu'en tant qu'analyste mais en tant qu'écrivain elle s'efforce de tisser, dans un rapport où le passage de sa position d'analyste à celle de l'écrivain devient de plus en plus ténu, impensable en dehors de l'extériorité apparente des deux tâches liées l'une à l'autre. «*L'analyse de l'analyste passe et sous-tend, dit-elle. Surtendant par la voix d'à peine ce qui se tend (dans ce qui est) de cette écriture inécrivable. Donnant passage à la parole de l'autre* .» (p. 19). Le plus difficile au fond reste le déplacement majeur dont l'écriture de l'analyste traduit la constante tension de ce qui y est en jeu. L'analyse nous dit Claude MAILLARD on ne peut plus clairement est directement en prise avec cette question de l'écriture. C'est une question d'écriture. Autant pour l'analyste que pour l'analysant. Même si à différents moments la tâche qui le leur assigne diffère peut-être l'instant qui les verra effectivement écrire. Qu'écrivent-ils alors, chacun de leur côté, comme s'ils n'avaient rien à voir avec cette scène où leurs rencontres ont lieu ? «*Se taire, sans pour autant ne pas parler. Mais parler dans le registre du silence. Silence de l'être. Faufilure du sujet de l'inconscient.» (p. 20) « De lettre en lettre, cette écriture surfilant l'impossible. Maintenant par ce geste l'ourlure qui se désourle, au fur et à mesure qu'on en répète le bord* « (p. 22). Car «*C'est dans un rebond, une re-boucle que l'analyste écrit. D'entre ce qu'il entend et ce qui s'inscrit dans le temps blanc d'une page. Qu'est-ce qui houle en ce blanc et qu'est-ce qui en émerge* ». (p. 22) Ce qui a l'air d'interroger ne fait peut-être que suspendre ou laisser retentir l'éclat et la retombée des mots eux-mêmes. Ainsi Claude MAILLARD choisit-elle de ne pas ponctuer interrogativement ces questions apparentes qui ne se bouclent que par un point quand elles n'apparaissent pas traversées par des excès, des insuffisances de l'interrogation dont on peut imaginer qu'ils suppléeraient à cette décision de l'auteur sensible à ce qui devrait en demeurer dans l'attente, le suspens ou la disparition pure et simple. Comme si les questions ne représentaient pas l'horizon de ce qui s'avance ou se

dirige vers quelque chose ou quelque part mais l'espace d'une transgression autre dont l'analyse demeurerait le champ tout comme l'écriture en accomplirait le geste. L'interrogation interroge plus profondément que ce à quoi la question inévitable expose le sujet lorsqu'il ressent la nécessité de s'exprimer ainsi et de donner forme à son propos. «*Entendre par la lecture ce qui n'est pas l'écrit, ce qui n'est pas le dit mais ce qui est l'histoire*.»(p. 34). «*Ecrire, est-ce pour demander grâce. Mais alors, à qui. Question de doute, d'amour et d'appel. Sur le papier le corps se penche. Passe le nuage et l'ombre comme sur la mer. Les lettres se dessinent, viennent à se voir et disparaissent*.» (p. 39). «*S'approcher au plus près de la perception oubliée, est-ce là pousser jusqu'au point de ce qui s'efface sans se voir, sans pour autant s'y abîmer*.» (p. 45). «*Ecrire, c'est une question de désir d'au plus profond de l'inévitable*.» (p. 50). La question de savoir comment lire la question privée de la marque de ce qui la définit en tant que telle est une question poussée aux limites de l'interrogation. Ces limites inscrivent l'imponctuable dépassement des formes aux confins de ce qui les définissent. Claude MAILLARD pense la question dans le prolongement ou le retentissement d'une interrogation interminable qu'aucune ponctuation adéquate ne saurait marquer en tant que telle. Elle nous confronte à la question de l'intonation d'une façon tout à fait nouvelle. Non seulement ce qu'elle écrit mais la dimension propre de la forme et des contours de ces écrits eux-mêmes viennent solliciter notre attention au point où en traduire la compréhension, l'articuler à une certaine forme, je ne dirais pas justement de réponse, nécessite une constante diversion de ce à quoi un tel rapport nous soumet. Ce n'est ni de questions ni de réponses dont il s'agit. «*Lire n'efface pas l'histoire du sujet mais le fait resurgir en un point qu'il ignore. C'est un acte très intime. De cette lecture là, on n'apprend pas à lire. Pas plus qu'on apprend à dormir ou à rêver*.» (p. 28) «*Acte de lire. Non de lire à haute voix mais de lire à entendre l'aphasie de sa vérité*.» (p. 30) «*Qu'entendre. Quand tendre vers. La langue, dans son langage, ne peut sortir de bouche que pour faillir en d'autres précipices. Et alors, s'exaspérant aux boucles incisées de processus sans précédent, elle se texte et se lit en un temps qui ombre et lumière la lettre*.» (p. 55). Les verbes «*se texte*» et

«*ombrer*», «*lumièrer*» sont ici la marque d'un franchissement de la langue au-delà de ce que seraient ses lois du moment. La ponctuation interrogative d'une part mise en suspens et la réinvention substantive du verbe ou de l'action verbale d'autre part creusent un lieu en permanence sujet à des transformations. À des transformations de fait infinies ou incommensurables à l'acte de définition du sujet conceptuel, quel qu'il soit, puisqu'il s'avère être avant tout un sujet de la parole et de l'écrit.

La forme interrogative en suspens – s'interdisant presque ce type de ponctuation – l'auteur fait de son texte une interrogation infinie. Mais une interrogation démultipliée par la force de ce qui l'interroge et qui est essentiellement en rapport avec la langue. Pourquoi la langue ? Parce qu'elle est le lieu de ces strates de recouvrement palimpseste où se produit le déchiffrement de traces d'existences autres ou encore illisibles. Il me semble que Claude MAILLARD définit là un tout autre rapport à la langue. La langue s'indéfinit elle-même dans le passage de ce qui en elle se diversifie et se contrarie dans la démultiplication des langues. Elle continue d'être ce qu'aucune langue en particulier ne saurait être à elle seule ni ce que toutes les langues, si une telle comptabilité des langues était réellement possible, ne saurait être non plus. D'où que l'écriture seule comme retentissement de l'écho des voix mortes et vives accueille le commencement impossible de ce que l'écrit, là où il transgresse leur loi, la loi de toutes les langues, quelles qu'elles soient, permet d'advenir du sujet de l'effacement comme marque du sujet réel.

Qu'est-ce que le rapport à la langue, dans ce dernier livre en particulier, dans Le Scribe, là où l'écrit, la question de l'écriture et du trait ou de l'écriture du trait – trait d'identification unaire – jusque dans le travail d'effacement des marques les plus visibles de ce qui en resterait tout de même, permettrait de lire ce qu'écrit l'écrivain, Claude MAILLARD, pour que cette tâche du lecteur, de son lecteur à elle, déchiffre de l'écho perdu de la tonalité des voix qui y retentissent de façon à ce qu'elles aient l'air d'y résonner comme pour y nouer des liens, des liens d'appartenance à la résonance nue des voix, quelles qu'elles soient, dans la mesure où elles se donneraient à entendre à

l'analyste, par exemple, mais aussi à l'écrivain, contraint, à un moment donné, d'en rendre compte en écrivant. Anticipation du vertige de la disparition dont elles ne cessent d'être intimement travaillées. Le scribe, alors, serait celui qui entend ces voix, voix disparues, là où la disparition en elles le forcerait plus que le reste à les entendre pour ce qu'elles sont vraiment, c'est-à-dire la contrainte d'écriture de ce à quoi l'effacement les voue. Tissage du lien de ce à quoi la perdition des mots pressent qu'il lui faudra peut-être tenter de remédier d'une manière ou d'une autre. Comme si l'analyste qui interprète ou sent lui monter à la bouche des mots dont il ne sait pour ainsi dire rien ou, par ailleurs, l'écrivain qui se sait obligé de répondre à l'appel d'écrire dont il ne sait rien non plus, obéissaient, l'un et l'autre, à la contrainte d'une trace n'y figurant que de façon détournée et de prime abord illisible ou apparemment incompréhensible. Ce n'est pas le sens qui détermine en premier la nécessité de prendre la parole ou d'écrire mais l'exigence de ce lien dont on ne sait a priori rien. Ainsi celui qui parle (voire celui qui écrit) se détache-t-il toujours d'un lien qu'il ne cesse en vérité de recréer sous des formes sensiblement différentes mais qui reviennent au même sauf que l'écart imperceptible au premier abord de ce qui précisément l'en détache l'inscrit plus encore dans une filiation de plus en plus large et débordante par rapport au lien initial. Il circonscrit le trajet en spirale de chaque geste d'analyste, d'écrivain, là où leurs tâches, la singularité unique de leurs tâches respectives, n'ont cesse en vérité, chacune à sa façon, d'exiger d'eux qu'ils se rapprochent du point d'incandescence de leur propre destin inconscient dont l'autre est toujours la rencontre à la fois promise et plus ou moins manquée, quoique toujours encore à l'horizon d'une promesse que le désir à lui seul, dans ses métamorphoses infinies, reconduit vers son seul et unique but qui est sa fin en soi. Le désir au bout du compte ne serait que désir de désir. C'est-à-dire passage à l'au-delà d'un dépassement ininscriptible dans la figure du désir déterminé par quelque objet que ce soit. Si le désir peut être l'objet en soi du désir, il outrepasse la loi de ce qui lui interdit d'être l'accomplissement assouvi d'une forme de son être qui ne le contient plus ou ne l'aurait peut-être même jamais contenu. Désir d'infini dont tout désir serait intimement traversé.

Qu'est-ce qu'une question qui n'en finit pas d'interroger sans se reconnaître les marques de ponctuation nécessaires à l'intonation de la voix qui viendra l'articuler comme si l'en-retrait de ce qu'elle interroge refusait de se nommer ou ne venait à l'être que dans l'effacement de cette marque trop déterminée, trop déterminante de sa réalité limitative de question ? L'écrit suspend le poids de ce que la marque ou l'inscription de la question en tant que telle livre au regard du lecteur qui tente de lire le texte qu'il a sous les yeux. S'il ne le lit qu'en silence l'interrogation suspendue de ce qui en sa marque distinctive l'inscrit sous la forme d'une question, lui permet de l'entendre résonner en lui comme quelque chose qui tout simplement le dépasse. Mais s'il élève un tant soit peu la voix comme pour se donner à entendre le texte à lui-même comme s'il était un autre, un autre qu'il est effectivement, alors l'intonation montante ou descendante, même dangereusement atténuée par le fait qu'il ne parle à personne d'autre qu'à lui-même, en accentuera la détermination interrogative faisant fi, alors, de l'absence ou de la présence de la marque interrogative en tant que telle où la question en tant que question apparemment se détermine.

Le silence ou le caractère audible des voix dont l'écrit affecte celui qui s'y confronte, n'est-ce pas le commencement de ce qui en ces voix, choisit de demeurer indéterminé quant à l'interrogation puisque ce qu'on y entend ou ce qu'on y entendrait serait avant tout de l'ordre de la force possible du rapport à l'écrit en tant que tel.

Le rapport de l'analyste à l'écriture, le rapport de l'écrivain à l'analyse confondent ici – un instant – non sans quelque intention délibérée, nécessaire –, la tâche de ce qui délimite, à travers eux, le commencement réel de ce que pourrait être un récit. Un récit non plus de cas où les traces maquillées d'origine clinique n'apparaîtraient plus, par souci d'anonymat, de respect déontologique de la singularité de chacun dans la cure, mais un récit (pour l'analyste comme pour l'écrivain, en proie l'un et l'autre, à l'exigence d'un passage où les frontières restent indécises, incertaines, surtout lorsqu'ils occupent ces deux fonctions apparemment difficilement conciliables), un récit, donc, né de l'exigence de rencontres où le sujet dévoie le trajet

prévisible de son propos dans la répétition pour atteindre à l'unique de sa propre voix là où, à la fin de son analyse personnelle, mais aussi à la fin d'une forme d'hésitation de ce qui le pousse à écrire ou à se rapprocher de ce que pourrait être le geste d'écriture, cette voix, la sienne, enfin, lui échappe et où, de ce fait, justement, il en devient l'auteur. L'auteur, en ce sens, serait – à ce moment-là –, la traversée nommable d'un parcours que recouvre son propre nom au moment où il le perd. Ce serait aussi le lieu de ce que sa propre destitution subjective, en tant qu'analyste, analysant ou écrivain, l'obligerait à traverser d'un champ de l'expression au-delà du sens et de la maîtrise de son propos, de son savoir, pour qu'il atteigne au bord, infiniment déplacé, mouvant, de sa propre flexibilité, de sa propre souplesse ou labilité de sujet de l'inconscient, seul capable du récit dont il a le désir parce qu'il exprimerait la part autrement inintelligible de cette vérité qui ne peut qu'être mi-dite en sa parole et de ce qu'il deviendrait encore, à l'infini, en ses écrits.

L'analyste peut être confronté à une exigence d'écrire autre que théorique qui répondrait de ce passage au bord de l'esseulement de ce à quoi sa tâche d'écrivain le voue lorsqu'il découvre que le récit ou le passage à l'écriture enfreint les lois édictées du genre où il se confine dans le récit de cas pour l'entraîner dans ce qui n'est ni à proprement parler littérature analytique ou théorique au sens propre du mot ni littérature tout court mais quelque chose de plus en plus hybride (sans que ce mot ait, là, la moindre connotation négative, bien au contraire), où l'appartenance à des catégories rigoureuses semble vouloir effacer les limites conceptuelles à quoi elles se réduisent par nécessité d'en penser à la fois l'excès et l'insuffisance de ce à quoi elles le contraignent. Nulle autre plus que la tâche de l'analyste qui en ce sens écrit, traduirait alors la nécessité de franchissements exclusifs, propres à l'indéfinition du chemin et du but dont la cure reste la visée. Il y aurait alors comme l'avènement d'une écriture de la parole dans l'écrit, non au sens où celle-ci y serait fidèlement reproduite mais au sens où elle y retentirait sous la forme oubliée de traces plus anciennes qu'elle qui la verraient naître et donneraient, du même coup, à l'écrit la force du retentissement de voix disparues dont la parole et, par

conséquent, l'écrit demeureraient témoins. Peut-être que les livres de Claude MAILLARD nous apparaissent voués au silence de voix oubliées, retentissantes de l'écho de ce qui disparaît, et voués à la parole de ce qui résiste au silence sourd, borné, du refus là où les entendre nécessite l'effort, au moins, d'y prêter l'attention que l'écoute de l'analyste offre à chacun de ses patients. Et celle qu'un lecteur consent au livre d'un écrivain.

Références bibiographiques

Stéphane Mallarmé, Oeuvres complètes, La Pléïade, p. 481.
Jacques Lacan, cité par Philippe Julien dans Ouvrir les Ecrits de Jacques Lacan, Erès, p. 10.
Claude MAILLARD, Le Scribe, Frénésie Editions, Paris 1996, p. 13. Sauf indication autre, toutes les citations seront extraites de ce même ouvrage de l'auteur.